

Le maraîcher qui murmurait à l'oreille des insectes

Installé à La Roquebrussanne, l'agriculteur Pierre Venel a été impacté, comme beaucoup, par la sécheresse de la saison estivale. Ce naturaliste adepte du bio nous livre ses petits secrets.

La parcelle se situe à l'écart du village de La Roquebrussanne, en plein Val d'Issole, dans le centre Var. Une maison typique, une mare, quelques panneaux solaires disposés dans un jardin... ou plutôt un champ où le maraîcher fait pousser ses fruits et légumes biologiques.

Pierre Venel est maraîcher. Dans sa propriété, il propose des paniers deux fois par semaine pour des habitués des environs. Tout vient de ses terres. En ce moment, ce sont des pommes, framboises et des figues qui poussent à quelques mètres de sa maison. Le Varois s'est formé selon la voie traditionnelle en intégrant un lycée agricole. Avant de poursuivre ses études en lien avec le Groupe de recherche en agriculture biologique d'Avignon. Les prémices d'une approche studieuse de son métier.

Apôtre du bio

Pourtant, tout commence par une activité dite conventionnelle avec une production qui a recours aux produits chimiques. « Je mettais jusqu'à 12 produits sur une salade, se souvient le Roquier. Traiter tue tout et accentue le problème. Au final, les insectes s'habituent et deviennent de plus en plus résistants. Quand je me suis lancé dans une lutte intégrée j'ai donc pu tout arrêter. J'ai fait des économies de produits phytosanitaires et en parallèle, c'est meilleur pour ma santé et l'environnement. »

Une « démarche personnelle » concrétisée par « un cercle vertueux ». « On apprend beaucoup sur le terrain, explique-t-il sobrement. J'observe beaucoup les insectes. On en



Jadis utilisateur de produits chimiques, l'agriculteur est devenu le meilleur ami des insectes, que ce soit pour protéger ses plants ou pour les décrypter à la loupe et en photo. (Photos doc G. A. et DR)

découvre toujours, surtout en bio. » Ces petites bêtes sont même au cœur de ses parcelles et elles font office de cheville ouvrière. « C'est important de développer des insectes. De planter des espèces de plantes pour en maintenir certains. On met en place des stratégies. Avec du recul, je trouve dommage de ne pas avoir commencé avant. »

Le procédé est simple : des insectes auxiliaires viennent manger ou perturber les ravageurs. L'exemple le plus connu est la coccinelle qui s'en prend aux pucerons. Avec

le développement de cette méthode, il est possible d'acheter tous types d'insectes pour combattre de manière écologique ceux qui viennent mettre à mal les cultures.

Les insectes immortalisés à l'objectif

Ce passage au bio a fait apparaître des tas de nouvelles têtes dans ses plantations. Dans son local où il stocke notamment ses courges de différentes couleurs, l'agriculteur s'appuie sur un poster réa-

lisé par le Scradh⁽¹⁾ d'Hyères (aujourd'hui Astredhor). D'un côté, les ravageurs, et de l'autre, un insecte prédateur.

À force de recherches depuis près d'une dizaine d'années, le maraîcher est devenu « naturaliste amateur ». A la loupe, en prenant des photos à l'aide d'un objectif macro, ou encore à l'aide de publications et d'Internet : « Il y a assez de ressources pour avoir de quoi passer sa vie à lire. »

Quand il a un moment, Pierre Venel prend son appareil photo et part à

la recherche de nouvelles têtes. Entre une demi-heure et une heure maximum. Et parfois, en dehors de sa parcelle selon ses envies. « Je fais des inventaires, des spécialistes viennent chez moi, raconte celui qui a recensé des centaines d'espèces. Je travaille aussi avec le conservatoire des espaces naturels. »

Ce matin-là, entre deux orages, il a immortalisé un criquet tetric et un papillon écaillé. « Avec le macro, on peut observer des tas de détails invisibles à l'œil nu. Rien que les mouches, il y a plus de 100 espèces, certaines avec les yeux verts... Il m'arrive de découvrir des espèces et j'accrois mon champ de recherche. »

Partage de ses découvertes

Plusieurs clichés devraient être imprimés et faire l'objet d'une exposition. Avec peut-être la mise en avant de certaines de ses espèces favorites : la punaise miride qui joue dans les calendulas et agit sur les tomates ; le papillon diane aux motifs jaune pâle et noir ; ou la posepine marquée d'orange clair.

Ce hobby l'a notamment amené à prendre part à l'atlas du Parc national de la Sainte-Baume – consultable en ligne sur le site de la structure – ainsi qu'à des panneaux explicatifs du jardin communautaire du village où il est élu. Dans cet ancien *no man's land* devenu un espace vert public, 80 espèces différentes ont trouvé refuge. Un geste de plus en faveur de la nature.

ALEXANDRE REYNAUD
areynaud@nicematin.fr

1. Syndicat du centre régional d'application et de démonstration horticole.

« Nous avons peur du gel et de la grêle, maintenant c'est la sécheresse »

Avec cet été record rythmé par la sécheresse, Pierre Venel a été particulièrement touché dans son activité. Il dresse un bilan de cette saison estivale délicate.

■ La sécheresse

« La chaleur a eu un impact direct sur notre production. Les récoltes sont contrastées. À partir de 27-28 degrés, les plantes ont arrêté de pousser. En plus du goutte-à-goutte, nous avons été contraints d'arroser. Ces longues périodes sèches ont des conséquences. Les ravageurs qui aiment la chaleur attaquent aubergines, tomates, haricots et concombres. Ils aspirent la sève et dessèchent tout. Avant, on

avait peur du gel l'hiver, de la grêle qui hache les feuilles, maintenant c'est aussi la sécheresse. »

■ Le manque de pluie

« Nous n'avons pas eu de pluie importante de mi-mai à la fin du mois d'août : trois mois et demi ! Rien ne remplace la pluie. Nous avons beau arroser, c'est la plante qui commande. Dès qu'il pleut, tout reverdit. L'azote présent dans la pluie a un effet spectaculaire. »

■ La gestion de l'eau

« Globalement, nous avons réussi à ne pas manquer d'eau grâce aux sols calcaires. Mais les nappes continuent de baisser.

Grâce aux pluies de septembre, elles ont légèrement augmenté. Il est probable qu'à l'avenir, la gestion de l'eau se fasse de manière concertée. Une meilleure connaissance des ressources pourrait aussi aider. Tous les ans, il y a les mêmes arrêtés préfectoraux. On nous demande de réduire de 40 %, ce qui est impossible vu que nous devons arroser plus l'été. Le canal de Provence est une solution, mais nous voyons bien que les lacs de montagne diminuent, eux aussi. Sachant que les besoins viennent de la côte. Est-il judicieux de transporter de l'eau potable pour irriguer des espaces verts dans Toulon, par exemple ? »

■ Quelles solutions ?

« On essaie de ne pas reproduire les mêmes erreurs d'une année sur l'autre. J'essaie pour ma part de trouver des nouvelles variétés et continuer à travailler avec celles qui résistent bien au climat. J'ai testé la courge bleue de Hongrie cette année, par exemple. Je vais peut-être arrêter les pommes de terre, carottes et salades. L'aspersion induit beaucoup d'évaporation. L'idéal est de mettre des matières organiques (broyat, paille, films) sur le sol pour éviter l'évaporation. »

■ Le bio

« Les prix sont restés les mêmes en bio. Nous n'avons pas de

raisons d'augmenter. L'essence a augmenté, certes, mais je ne me sers pas beaucoup de mon tracteur. Pour moi, cette hausse est artificielle. Et d'un autre côté, les magasins bio se font de la marge. »

■ Les importations

« Les producteurs locaux font de la vente directe. Il n'y a pas assez pour remplir les rayons des magasins. Ça ne me choque pas que l'on importe des fruits et des légumes d'Espagne, même bio. Mais ceux qui viennent du bout du monde, c'est une aberration. Je préfère que l'on aide plus de maraîchers à s'installer. »

RECUEILLI PAR AL. R.